Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 16 (1915-1916)

Artikel: La loi du progrès
Autor: François, Alexis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-917245

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aber dieses *Als ob* ist Gehirnmenschen zu symbolisch, zuwenig konkret, zuwenig messbar, zusehr bloß eine Analogie aus dem Reich des Geistes. Und doch hat Newton seine großen Gesetze in die wissenschaftliche Welt eingeführt mit einem „Als ob".

Forel kommt es darauf an, zu beweisen, dass Bergson unrecht habe. Ach, auf Recht oder Unrecht kommt es in der Philosophie nicht so sehr an. Eine dunkle, zeugende Frage ist unter Umständen wichtiger als eine platte, allzuplatte Antwort; eine ahnungsvolle, dämmernde Konzeption fruchtbarer als das geregelte, abgemessene Ticktack einer verstandesmässig pendelnden Wahrheit; eine Sehnsucht, ein Elan, ein besserer Führer zu neuen Weltteilen als der klarste, klappernde Gehirnprozess, die Cerebration, wie die Engländer sagen. Der kürzlich gefallene Peguy hat das sehr schön so ausgedrückt: Une grande philosophie n'est pas celle qui n'a pas de défauts. Ce n'est pas celle qui n'est jamais battue. Mais une petite philosophie est toujours celle qui ne se bat pas. Une grande philosophie n'est pas celle qui prononce des jugements définitifs, qui installe une vérité définitive. C'est celle qui introduit une inquiétude, qui ouvre un ébranlement.

Bergsons Philosophie hat viele Angriffsstellen und ist überhaupt noch ein Torso. Aber die, die ein Stück Weges mit ihr gehen, sind ihr dankbar, dass sie für eine intellektualistisch erstarrte Welt eine Erschütterung, „une inquiétude, un ébranlement" geworden ist.

ZÜRICH. ADOLF KELLER.

□□□

LA LOI DU PROGRÈS[1])

Notre concitoyen, M. Adolphe Ferrière, directeur du Bureau des écoles nouvelles, aux Pléiades sur Blonay, vient de publier un livre — une thèse — de sept cents pages sur *La loi du progrès en biologie et en sociologie.* On n'attend pas de moi que j'analyse ce gros ouvrage, fruit d'un labeur de dix années. Je me sens trop peu philosophe pour une pareille entreprise. Je me bornerai donc à quelques observations ou remarques à propos de cet important travail.

On en pourrait d'abord signaler l'apparition quasi paradoxale en plein cataclysme social. Assurément, c'est un sort plutôt rare parmi les philosophes de consacrer dix années de méditations à échafauder des théories, qui, au moment où elles arrivent à chef, sont soumises à une aussi formidable épreuve. A vrai dire, M. Ferrière n'en est nullement démonté, au contraire. Son livre se termine

[1]) Ad. Ferrière. — *La loi du Progrès en biologie et en sociologie et la question de l'organisme social.* Etude précédée d'une introduction philosophique sur la Méthode en Sociologie. — Ouvrage couronné par l'Université de Genève (Prix Amiel, 1915). Paris, M. Giard & E. Brière, Libraires Editeurs. Tome LV de la Bibliothèque sociologique internationale, publiée sous la direction de René Worms. 1 Vol. in 8⁰, XII+680 pages. Broché 15 fr., relié toile 16 fr.

par une profession de foi d'un accent très ferme et qui emprunte aux circonstances une signification singulièrement émouvante.

„Le progrès est nécessaire, dit-il, il est organique. La raison déraisonnable de l'homme, son égoïsme, sa myopie intellectuelle le retarderont. Ils ne l'arrêteront pas. Et le monde sera meilleur, quand, suivant le mot de Kant, „l'humanité, comme espèce morale, ne sera plus en contradiction avec l'humanité, comme espèce naturelle".

Ou encore :

„La politique idéaliste restera, quoi qu'on en dise, en droit comme en fait, la politique la plus habile, la plus clairvoyante, la plus sûre, parce que la plus conforme à la loi du progrès et à toutes les grandes lois de la nature qui dominent l'évolution de l'espèce humaine."

Ces paroles, étayées d'un aussi formidable appareil scientifique, feront plaisir aux lecteurs d'une revue qui s'est donné pour principale tâche de lutter en Suisse contre la prépondérance de la politique dite „réaliste" ou matérialiste. Mais en outre, elles permettent de caractériser sommairement la tendance profonde, l'unité d'inspiration de l'auteur. M. Ferrière se découvre comme un sociologue idéaliste. Ce qui lui permet d'être encore, sans contradiction aucune, mais au contraire avec une logique rigoureuse: un sociologue individualiste (non pas, il est vrai, sans tempérament), démocrate, fédéraliste et coopérateur. A ces différents traits, il est aisé de reconnaître un esprit qui plonge profondément ses racines dans la tradition suisse, plus précisément suisse-romande, plus précisément encore genevoise. Oui, ce courant humanitaire, fédéraliste, républicain-démocrate, individualiste qui traverse toute son œuvre, il prend sa source, à n'en pas douter, dans la vieille âme de Genève, toujours vivante, toujours agissante, par l'œuvre de ses penseurs.

Tradition aux larges rives, animée, vivifiée par un long contact avec l'universel; tradition qui mourrait dans de trop étroites frontières, entre des intérêts trop mesquins, en face d'un horizon patriotique trop borné. Religieuse, d'abord, profondément calviniste, elle s'est peu à peu laïcisée, afin de pouvoir continuer à conquérir le monde. M. Ferrière semblera bien représentatif à cet égard: n'appartient-il pas en effet à cette jeune élite genevoise, qui, il y a cinquante ans encore, aurait formé comme une pépinière de pasteurs, et qui, désormais, par une évolution significative, est devenue pépinière de pédagogues? Car la pédagogie, en Suisse romande, est l'héritière directe, au point de vue pratique, de l'ancienne théologie, avec les habitudes de laquelle elle conserve plus d'une attache.

Mais je reviens au livre de M. Ferrière, d'une construction compacte, où rien ne paraît avoir été omis, ni les précautions philosophiques nécessaires — autant qu'il m'est possible d'en juger, — ni l'enquête infatigable parmi les spécialistes du sujet. De la sorte, M. Ferrière en vient à établir la forte base, le socle puissant, sur lequel se dresse sa propre pensée resumée en douze thèses — pas une de moins, pas une de plus. La principale, qui porte le numéro 5, enferme cette „loi du progrès en biologie et en sociologie" qu'annonce le titre du livre. M. Ferrière la voit dans „une différentiation et une concentration complémentaires, harmoniques et croissantes" des organismes sociaux. Ce qu'il entend par cette „différentiation" et cette „concentration", l'ouvrage l'expliquera, mieux que je ne pourrai le faire, au lecteur curieux.

Encore ici, je me bornerai à une remarque. De la notion du progrès, M. Ferrière, en bon universitaire, cherche à dégager l'élément scientifique, essentiel à ses yeux pour assurer méthodiquement sa conviction. De là ce besoin de condenser sa pensée dans ce qu'il appelle — audacieusement peut-être — une loi.

Mais avec tout autant de raison, et peut-être même davantage, on pourrait, semble-t-il, de cette notion dégager l'élément mystique. Qu'est-ce qui a fait la force de l'idée de progrès? C'est qu' à travers tous les raisonnements philosophiques — voir en particulier le XVIIIe siècle —, elle s'est imposée comme une foi, une foi qui succédait, s'opposait même parfois à l'ancienne, la foi au salut, à la rédemption de l'humanité pécheresse. On a cru et on croit finalement au progrès, on se le représente agissant dans toutes les manifestations de la vie sociale, comme on croit en Dieu, et avec des preuves équivalentes. C'est pourquoi toute théorie qui tend à expliquer l'idée du progrès me fait l'effet d'une théologie — que ne vous disais-je pas tout à l'heure sur les origines de M. Ferrière? — Un tel point de vue d'ailleurs ne change rien au résultat. Il est seulement plus loyal, me semble-t-il. Il nous met bien en face de ce que l'humanité nouvelle attend de nous: un élan de foi, une volonté d'imposer et de réaliser — non sans quelque fanatisme même — cette théologie nouvelle. C'est précisément ce que je trouve dans l'émouvante conclusion de M. Ferrière; que dis-je, dans sa conclusion? Dans tout son livre où circule le sang jeune et chaud, le frémissement d'âme auquel on reconnaît les croyants. Et c'est pourquoi je l'en remercie.

GENÈVE □□□ ALEXIS FRANÇOIS

NEUE BÜCHER

FILS DE LEUR SOL. Récits de la mobilisation suisse 1914—15, par Henri Næf. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé.

M. Henri Næf est un aimable caporal. Il a recueilli, au cours de ses campagnes de mobilisé, une foule d'observations vives, pittoresques et finement nuancées, puis les ayant assaisonnées de la meilleure espièglerie et classées avec goût, il nous les présente aujourd'hui dans un agréable volume.

Le sentiment n'est pas absent de ce petit livre, il se devine partout, sans s'imposer, et révèle une saine et vibrante individualité d'artiste, autant que de patriote. C'est pourquoi l'on doit se risquer à mettre l'auteur en garde contre une certaine manière qui l'expose au soupçon d'imiter le style de Ramuz. Or ce genre d'insinuation est odieux à qui sait écrire tout seul. En dépit de cette chicane qui lui sera légère, nous souhaitons chaleureusement la bienvenue à ce livre qui se tiendra en bon rang parmi ceux que fait surgir notre mobilisation. L. M.

*

LE ROI DES PAYSANS. Roman historique par Virgile Rossel. Lausanne, Payot & Cie.

Nous n'avons pas à examiner ici le mérite littéraire d'un homme aussi connu que l'est, en Suisse, M. Virgile Rossel. Il a remis en lumière, dans ce dernier livre, la rustique épopée bernoise de 1653 et l'a fait en poète ému et en patriote.

Les péripéties de cette révolte, héroïque et téméraire, des paysans de l'Emmenthal contre LL. EE. de Berne y sont ingénieusement amenées et contées avec simplicité et précision, mieux encore, avec la sensibilité discrète et la fine bonhomie propres à notre auteur. La Landsgemeinde de Soumiswald, le siège de Berne, la bataille de Herzogenbuchsee sont évoqués en des pages magistrales où l'historien surpasse peut-être le romancier. Toutefois l'intérêt se concentre sur la noble figure de Klaus Leuenberger, choisi par les rebelles pour être leur chef — d'où le surnom de Roi des Paysans. — Conscient d'un impérieux devoir, il accepte sa lourde